

Présentation

Le texte que nous publions est composé de deux leçons servant d'introduction à un cours annuel de psychologie générale, adressé à des étudiants débutants (en année de « propédeutique », première année des études de Lettres à l'Université jusqu'en 1967), se destinant à une licence de philosophie, de psychologie ou de sociologie.

L'enjeu pour la psychologie

La psychologie est une discipline, un ordre de recherche et d'enseignement, dont la détermination de l'objet pose le problème de savoir quelles sont les relations entre l'homme et l'animal : s'intéresse-t-elle à l'homme seul ou bien aussi à l'animal ? La réponse donnée par l'existence d'une « psychologie animale » dans la division technique du travail de la recherche et de l'enseignement, certes, ne résout pas par elle-même le problème mais le lève d'un poids institutionnel : même s'il y a des différences entre la psychologie humaine et la psychologie animale (ce que tous les psychologues n'accorderont peut-être pas), l'utilisation du même terme de « psychologie » semble impliquer qu'il y ait au moins quelque chose de commun à l'homme et à l'animal, à la vie humaine et à la vie animale.

Mais, si on utilise les mêmes méthodes pour étudier l'homme et l'animal en psychologie, cela veut-il dire qu'ils ont, du point de vue psychologique, quelque chose d'essentiellement commun ou semblable ? Sinon, cela risquerait de signifier que ce que la psychologie est susceptible de saisir n'est pas essentiel ou en l'homme, ou en l'animal, ou bien dans aucun des deux.

La psychologie étudie traditionnellement ce qu'on peut appeler l'esprit, l'âme, la conscience, etc. Mais y a-t-il du sens à étudier cela chez l'animal ? C'est en tout cas ce que fait la psychologie animale. Ne devrait-elle pas plutôt étudier l'instinct ? Mais la psychologie, de fait, étudie l'un et l'autre, chez l'homme et chez l'animal. Elle étudie les conduites intelligentes ou instinctives aussi bien des hommes que des animaux. Elle étudie, de son point de vue, la vie humaine et la vie animale¹. La distinction traditionnelle entre l'intelligence et l'instinct, qui a été élaborée d'abord pour opposer ce qui caractérise la vie et les conduites humaines à celles qui sont animales, ne permet pas de différencier l'objet de la psychologie humaine et celui de la psychologie animale. De fait, la psychologie,

1. Ce faisant, elle a renoué avec une tradition qui remonte à Aristote et à son traité *De l'âme (Péri psychès)* : l'âme est « ce qui anime », le principe de la vie, que celle-ci soit humaine, animale ou végétale. Est vivant ce qui se meut par soi-même, ce qui a son principe de changement ou de mouvement (ou de leur absence) en soi-même par essence et non par accident (par opposition à ce qui relève de la technique). Voir *De l'âme* II et *Physique* II. « Aristote a inclus la psychologie dans la biologie », dit Simondon.

qu'une réflexion superficielle pourrait supposer fondée sur une distinction des conduites proprement humaines et de celles qui sont animales, montre plutôt la difficulté qu'il y a à distinguer les deux. La psychologie générale pose le problème de la vie, de l'unité de la vie animale et humaine, et de ses rapports avec l'intelligence, l'habitude, l'instinct.

C'est par l'étude de ce problème que Simondon envisage, dans le premier paragraphe de notre texte, d'introduire le cours annuel de psychologie générale. À cette fin, avant d'étudier la manière dont le problème se pose dans les théories actuelles, il se propose d'étudier l'histoire (au cours d'une période qui va de l'Antiquité au XVII^e siècle) de la notion de vie animale, c'est-à-dire aussi bien celle de vie humaine : l'une et l'autre sont inséparables, que ce soit parce qu'on ne peut les opposer ou, au contraire, parce que l'une n'est que le contraire de l'autre. Cette enquête historique, qui porte sur la formation de concepts de la psychologie contemporaine et actuelle, a pour intérêt de montrer comment la détermination de ces concepts (et par là la détermination de l'objet fondamental de cette discipline comme de ses méthodes) trouve sa source dans des conceptions et des débats d'idées anciens, que Simondon fait remonter aux penseurs présocratiques. Il ne s'agit pas d'une histoire complète des notions de vie humaine et de vie animale, il ne s'agit pas non plus d'étudier pour elles-mêmes et

de représenter dans toute leur complexité et leurs nuances les diverses doctrines qui s’y rapportent, mais de faire apparaître de façon contrastée les principales conceptions et les points sur lesquels elles s’opposent comme des figures qui représentent le problème et ses diverses formes.

Savoir s’il faut distinguer ou non vie humaine et vie animale, jusqu’à quel point et comment, n’est, semble-t-il, pas une question à laquelle réponde directement aucune science, bien qu’un certain nombre puisse paraître dépendre, dans leur possibilité et leur définition, de la réponse à une telle question (comme nous l’avons aperçu pour la psychologie). C’est, en revanche, un sujet sur lequel à peu près tous les hommes ont une opinion, à laquelle ils sont, en général, fortement attachés¹. C’est une question qui se pose souvent dans la vie quotidienne avant de se poser, le cas échéant, dans la philosophie ; et ce ne sont pas seulement les notions d’animal et d’homme, qui risquent de faire problème, ce sont aussi les termes et les représentations dans lesquels on pose ce problème et on essaie de le résoudre (« intelligence, raison, âme, pensée, conscience, corps, instinct », etc.). Les hommes souffrent difficilement qu’on ne partage pas l’opinion qu’ils

1. D’autant plus que les conceptions de chacun plongent leurs racines, en général, dans la plus petite enfance, moment où l’animal ou sa représentation ont pu avoir une importance aussi grande que complexe, ce que la psychologie, la psychanalyse, autant que le sens commun, savent d’évidence.

en ont, quelle qu'elle soit. C'est que c'est la représentation que l'on a de soi-même, de la manière dont il convient de se comporter avec les autres et de ce qu'on peut attendre d'eux, des valeurs les plus fondamentales (« l'humanité ») et même, parfois, de ce que l'on peut espérer de la vie, voire de l'au-delà, qui se trouve être en jeu dans toute conception des relations entre l'homme et l'animal.

L'enjeu éthique et religieux du problème

Or, ce que fait précisément apparaître nettement le tableau historique que brosse Simondon, c'est d'abord l'importance de la dimension morale et religieuse du problème. Ce serait Socrate qui aurait, en quelque sorte, inventé l'homme et, en soulignant sa distance radicale avec tout ce qui est nature, aurait fondé un humanisme sur la « différence anthropologique¹ ».

-
1. Cette représentation correspond à l'autobiographie intellectuelle que Socrate expose dans le *Phédon* de Platon (à partir de 95e), où il explique combien il a été déçu dans sa jeunesse par les recherches naturalistes telles que celle d'Anaxagore. Plutôt que de chercher par quel enchaînement de causes naturelles les choses deviennent ce qu'elles deviennent, Socrate a pensé que la seule chose vraiment importante était de savoir pourquoi il faut faire ce qu'on doit faire : si Socrate est ici dans sa prison, ce n'est pas fondamentalement à cause des os et des muscles de son corps (déterminations physiques et physiologiques *sans lesquelles* il ne serait pas là), mais à cause de la pensée qu'il a eue que l'Idée de Justice voulait qu'il ne fasse pas tort à la Cité à laquelle il doit tout, en fuyant un châtement, même injustifié. Ce que Socrate fait apparaître, c'est que la seule chose qui mérite qu'on s'en soucie, c'est l'Homme, cet être qui a la pensée (*phronêsis*) comme capacité de penser les Idées, le plus haut *pourquoi* de tout.

Or, c'est l'éminente dignité de l'homme, que Socrate fonde en le séparant ainsi de toutes les autres réalités naturelles. Ce sentiment d'une différence essentielle entre l'homme et l'animal, lié à un sens de la valeur singulière de l'homme, est partagé, à partir de principes différents, par les Sophistes (« l'homme est la mesure de toutes choses »), aussi bien que par Platon, par les Stoïciens, par le Christianisme des Pères de l'Église et des premiers Apologues, et surtout par Descartes. Simondon caractérise ces doctrines comme « éthiques ». Cependant, les valeurs morales ou religieuses peuvent également conduire à soutenir, au contraire, la thèse de la proximité ou au moins de la continuité entre le psychisme humain et le psychisme animal, comme, à la Renaissance, saint François d'Assise ou Giordano Bruno. Simondon lui-même souligne comme une détermination décisive du débat et de son destin le jugement moral vigoureux des ennemis de Descartes, qui trouvent sa position « excessive, insolite et scandaleuse ». Mais, même une représentation comme celle d'Aristote, qui se veut fondée sur l'observation objective et qui est considérée par Simondon comme une « vision intelligente, généreuse, non systématique, non dichotomique » (« dans ses résultats sinon dans ses principes »), aboutit au bout du compte à une hiérarchisation de l'homme

par rapport aux autres vivants qui, même si elle « n'est pas une hiérarchisation à des fins d'opposition normative », n'est évidemment pas neutre axiologiquement¹.

L'histoire des idées et sa dialectique d'ensemble

D'une façon générale, il est visible que, durant la période étudiée, et malgré l'indication d'un mouvement d'ensemble « dialectique » des idées, les conceptions opposées ont pu exister à chaque époque et revenir après avoir cessé d'être dominantes. C'est l'intérêt de l'ampleur historique de l'examen proposé par Simondon qui, même s'il ne peut approfondir chaque doctrine, permet de voir dans chacune la contribution à la position et au traitement d'un problème : il n'y a pas une conception de l'Antiquité ou du Christianisme sur la question. Les présocratiques et Aristote, dans l'Antiquité, ont conçu entre l'homme et l'animal une grande continuité ; mais Socrate, Platon et les Stoïciens ont, en revanche, souligné le statut singulier et séparé

1. Il n'est, pour s'en convaincre, que de songer au rôle qu'Aristote assigne à la raison, qui est « la caractéristique spécifique de l'homme », dans sa morale, sous forme de « raison pratique » (*noûs praktikos*), de cette « intelligence pratique » dont la vertu est la *phronèsis*, la « prudence » (voir *Éthique à Nicomaque*, VI). La portée éthique de cette différence spécifique est ainsi évidente, lors même que ce ne serait pas dans une intention morale que cette différence est établie et, en tout cas, pas dans l'intention d'établir une séparation radicale entre l'homme et l'animal même du point de vue éthique, comme semble en témoigner l'affirmation aristotélicienne qu'il peut y avoir chez certains animaux une sorte de *phronèsis*, une imitation de la *phronèsis*.

de l'homme au milieu de la nature. Dans le Christianisme des premiers temps et du Moyen Âge, l'attachement à dévaloriser l'animal et à en séparer absolument l'homme, du moins celui qui est un vrai chrétien, aussi bien que l'attachement à valoriser l'animal et à en faire l'égal, le semblable ou au moins le très proche de l'homme, ont été cultivés de façon passionnelle et en se fondant sur une représentation mythique de l'animal dans les deux cas. Il n'y a pas *une* conception chrétienne des rapports entre l'humanité et l'animalité, au mieux peut-on dire que c'est un *problème* pour le Christianisme, qui prend une forme et un sens particuliers à l'intérieur du Christianisme ; et, à vrai dire, il y a plusieurs manières chrétiennes de poser le problème (il y a des arguments pour ou contre qui ont du sens surtout pour des chrétiens). On ne peut dire non plus qu'il y ait *une* conception propre aux temps modernes (aux XVI^e et XVII^e siècles, voire au XVIII^e, bien que l'enquête de Simondon ne porte pas dessus, du moins dans ce qui a été gardé du cours), comme le montre le conflit entre les conceptions de Descartes et des cartésiens et celles des auteurs qui s'y opposent, parmi lesquels il évoque Bossuet et surtout La Fontaine. On voit qu'il y a dans notre affaire un problème, non pas éternel, mais qui se reforme d'époque en époque, au-delà des arguments et des doctrines, dans les termes des grandes philosophies.